Zeitschrift: Schweizerische Lehrerzeitung

Herausgeber: Schweizerischer Lehrerverein

Band: 95 (1950)

Heft: 17

Anhang: Das Jugendbuch : Mitteilungen über Jugend- und Volksschriften : herausgegeben von der Jugendschriftenkommission des Schweiz. Lehrervereins : Beilage zur Schweizerischen Lehrerzeitung, April 1950, Nr. 2

Autor: W.V.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DAS JUGENDBUCH

MITTEILUNGEN ÜBER JUGEND- UND VOLKSSCHRIFTEN

Herausgegeben von der Jugendschriftenkommission des Schweiz. Lehrervereins • Beilage zur Schweizerischen Lehrerzeitung

APRIL 1950 16. JAHRGANG NR. 2

«Les livres, les enfants et les hommes»

Wer sich in diesen reizvollen Essayband von Paul Hazard*) vertieft, der wird sich des ganzen, in seiner Mannigfaltigkeit fast unglaublichen Reichtums der europäischen Jugendliteratur bewusst. Der kürzlich verstorbene Verfasser, Mitglied der Académie française, schildert darin in ebenso geistvollen wie empfindsamen Worten die Vorzüge und Köstlichkeiten der schönsten Werke, die, vom jugendlichen Menschen einmal aufgenommen, ihn durchs ganze Leben begleiten. Dass bei der ständig lauernden Bedrohung der kindlichen phantasie- und spielseligen Sphäre durch die zweckgebundene rationale Welt der Erwachsenen eine tendenzfreie Jugendliteratur überhaupt entstehen konnte, ist für Hazard nicht ohne weiteres selbstverständlich, und sein Spott gilt denn auch den hartnäckigen und lange Zeit erfolgreichen Bemühungen früherer Generationen, den jugendlichen Drang zum Lesen einseitig und pedantisch für die Förderung der moralischen oder Schulbildung auszunützen. Angesichts der Überschrift des ersten Kapitels: *Que les hommes ont longtemps opprimé les enfants*, fühlt man sich an Shaws Definition der Erziehung erinnert, nach welcher die Erwachsenen ja nur eine organisierte Verteidigung gegenüber den Kindern betreiben.

Unter des französischen Sonnenkönigs Herrschaft geschah aber dann das Unglaubliche, dass ein Academicien, Charles Perrault, ein Geschichtenbuch für Kinder herausgab. Mit seinen 1697 erschienenen *Histoires ou Contes du temps passé* steht Perrault geziemender Weise am Anfang des europäischen Jugendschrifttums. Der Vorsprung Frankreichs gegenüber England, das Hazard schon allein wegen der Kleinkinderverse, der «Nursery rhymes», neidlos als das klassische Land der Jugendliteratur bezeichnet, ist allerdings gering, denn schon 1719 entstand De Foes «Robinson» und 1726 erschienen «Gullivers Reisen» von Swift. Über die Eroberung des Robinson, der keineswegs als Kinderbuch gedacht war, für die Welt der Jugendlichen lesen wir folgendes:

Car il a été choisi par le peuple immense des enfants, peuple fidèle et qui n'oublie pas facilement ses dieux. De Foe ne l'avait pas écrit pour les petits? Les petits l'ont pris pour eux, sans cérémonie. Ils ont commencé par le décanter, jusqu'à ce qu'il fût débarrassé des éléments trop lourds que son flot puissant n'entraînait qu'avec peine: ces prêches répétés ...

Dem unsterblichen Werke De Foes widmet Hazard einen längeren Abschnitt. Daraus sei eine weitere Stelle zitiert, in welcher er den Zauber des Robinson zu ergründen sucht.

Les enfants aiment détruire, d'accord; mais ils aiment aussi construire; souvent même ils ne détruisent que pour se procurer des matériaux à leur goût. La construction, c'est bien un de leurs jeux favoris; les maisons en carton et les palais en bois; et maintenant, des autos, des avions, toute espèce de machines. Quoi d'étonnant à ce qu'ils se soient emparé de Robinson, s'ils y trouvent le roman de l'ingéniosité constructive et de l'énergie? Ils commencent par l'effroi: comme leur grand ami le naufragé, les voilà jetés sur une terre inconnue qu'ils n'arriveront à déterminer que par une lente exploration; comme lui, ils ont peur de l'obscurité qui tombe, la nuit arrive et les enveloppe, qui sait si le soleil reparaîtra demain? Ils ont tout à craindre, à commencer par la faim, par le froid. Peu à peu, ils se reprennent, se rassurent, et commencent à vivre pour leur propre compte: ainsi Robinson va reconstruire la vie. Il va nager vers le bateau que les vagues veulent détruire, construire un radeau, rapporter des provisions et de tout faire trésor; il ne négligera rien de ce qui peut lui être utile aujourd'hui, demain, dans dix ans, il ne laissera rien perdre, vêtements, outils, câbles ...

* * *

Was die *littérature* enfantine betrifft, so stellt Hazard die Überlegenheit von Europas Norden über die lateinischen Länder fest, nicht ohne dass ihn dieses Faktum des längeren beschäftigte. Zweifellos rät er richtig, wenn er das teilweise in der verschiedenen Beurteilung des Kindesalters vermutet, mag auch die Formulierung etwas überspitzt klingen.

Dans les *pays latins*, les enfants ne sont que de petits candidats au métier d'homme.

Le présent ne compte pas; les premières années sont absorbées par celles qui suivront; elles n'ont pas de valeur en elles-mêmes, elles ne sont utiles que comme préparation.

Ne pas laisser libre, surveiller, c'est l'idéal de l'éducation latine.

Chez les *Anglo-Saxons*, l'enfance a le droit d'exister, c'est elle qui projettera sur la vie la nostalgie d'un paradis perdu. Pourquoi se hâter de sortir d'un état si heureux? Avec leur façon de s'installer commodément partout où ils se trouvent, ils s'installent dans la jeunesse. Elle possède une valeur en soi, une valeur stable. L'arrivée compte moins que le voyage, le voyage au printemps.

Mais la supériorité du Nord vient surtout de ce qu'il manque aux Latins un certain sentiment de l'enfance, de l'enfance comprise comme une île fortunée dont il faut protéger le bonheur, comme une république digne de vivre en elle-même, selon ses lois, comme une caste aux privilèges glorieux. Les Latins commencent à s'arrêter, à respirer, à vivre une fois parvenus à l'âge d'homme; auparavant, ils ne font que traverser une crise de croissance, que les enfants eux-mêmes ont hâte de voir finir. Si vous regardez, à âge égal, la physionomie d'un jeune Espagnol, d'un jeune Italien, d'un jeune Français, d'une part, et d'autre part, la physionomie d'un jeune Anglais, d'un jeune Américain, vous remarquerez combien la première est déjà plus marquée. Et, de même, l'esprit des premiers est plus avancé, comme ils disent; plus avancé sur la route de la vie. Dans les pays où un soleil plus pâle fait pousser plus lentement les tiges, dans les pays aussi où les adultes s'usent plus vite à partir du moment où ils commencent la lutte, on laisse volontiers se prolonger la période des fleurs. On juge heureux le premier âge, non parce qu'il ignore la réalité, mais parce qu'il vit dans une réalité mieux adaptée à la conscience qu'il a de lui-même. L'idéal de la vie n'est pas un avenir inaccessible, mais un simple bonheur, immédiat, tangible; la jeunesse le possède, ce serait un crime que de le lui enlever. Bref, pour les Latins, les enfants n'ont jamais été que de futurs hommes; les Nordiques ont mieux compris cette vérité plus vraie, que les hommes ne sont que d'anciens enfants.

*) Editions Contemporaines Boivin, Paris.

Seinen eigenen Landsleuten wirft Hazard vor, sie verwechselten *kindisch* mit *kindlich* und darum fehle in Frankreich mancherorts das Verständnis für die Bedeutung der Kinderliteratur.

* * *

Und welchem unter all den Jugendschriftstellern wäre die Krone zu reichen? Hazard zögert nicht einen Augenblick, *Hans Christian Andersen* vorzuschlagen, dessen Erinnerungsstätten er besuchte und dem er eine eigene Studie widmet.

* * *

Zum Schlusse bleibt uns noch auf die vielen praktischen Bemerkungen des Verfassers hinzuweisen, die sich mit der Förderung des Jugendschrifttums befassen.

Je rêve d'une transformation de nos bibliothèques scolaires, qui prendraient moins le caractère d'une institution officielle que d'un club amical et que les élèves gèreraient eux-mêmes sous leur propre responsabilité.

Je rêve de voir s'introduire dans les programmes secondaires et primaires, toutes choses égales d'ailleurs, une mesure analogue à celle que l'on a prise à l'Université Harvard: une «reading period»; un temps de lectures, pendant lequel les cours étant suspendus, écoliers et écolières ne seraient occupés qu'à lire et à transcrire l'impression immédiate qu'ils reçoivent de leurs lectures . . .

La bibliothèque pour enfants suivant la définition qui en a été donnée en Amérique, c'est un home, plutôt qu'une école.

Diesen Kinderbibliotheken, die der Verfasser in Amerika studiert hat, und deren eine auf amerikanische Initiative hin auch in Paris gegründet worden ist, gehört seine ganze Liebe.

Mit diesen Notizen ist das Buch Hazards bei weitem nicht ausgeschöpft. Es wäre ferner die originelle Deutung von Collodis «*Pinocchio*» und von de Amicis «*Herz*» aus den Besonderheiten der italienischen Geschichte zu erwähnen, die Studie über *Grimms Märchen* und so vieles andere. Jedem Freund des Jugendschrifttums sei das liebreizende Bändchen mit Nachdruck empfohlen. Er wird reichen Gewinn daraus schöpfen. *W. V.*

Besprechung von Jugend- und Volksschriften

Vorschulalter

Hägni Rudolf: *Öiseri Chly*. Rascher-Verlag, Zürich. 1949. 58 S. Geb. Fr. 7.35.

Diese Mundartgedichte des Zürchers Rudolf Hägni werden vor allem Müttern und Vätern, Tanten und Gotten Freude bereiten. Sie besingen in schlichten, oft innigen Versen die kleinen Geschehnisse im Leben eines Kleinkindes. Wir können uns aber, trotz des schlanken Bändchens und der reizenden Zeichnungen von Margrit Lipps, nicht enthalten zu sagen, dass die 40 Gedichtchen um ein halbes Dutzend hätten verringert werden können; denn so viel etwa scheinen uns nicht besonders schlicht und kindlich. *Wi. K.*

Vom 10. Jahre an

Swift Jonathan: *Gullivers Reisen zu den Zwergen und Riesen.* Verlag Alfred Scherz, Bern. 1949. 234 S. Geb. Fr. 7.50.

Es erübrigt sich, die vorliegende Neuauflage inhaltlich zu skizzieren; sind doch Gullivers Reisen längst schon zum eisernen Bestande jeder Jugendbücherei geworden. Damit das auch in Zukunft so bleibe, hat Emil Ernst Ronner die abenteuerlichen Erlebnisse neu erzählt.

Sprachlich ist dadurch mehr Fluss in die Sätze gekommen; aber in den beschriebenen Sitten, Gebräuchen und Anschauungen liess sich das Alte nicht abstreifen und es ist auch gut so. Über die Feuerlösch-Szene im Königspalast der Liliputaner kann man geteilter Ansicht sein. Auch einige andere absonderliche Stellen sollen dem Werte des Ganzen keinen Abbruch tun, denn unsere Zeit ist wahrlich nicht ästhetischer als diejenige Jonathan Swifts. Lobend erwähnt seien auch noch die ganzseitigen Illustrationen von Fritz Deringer. *-ti.*

Von Planta Gaudenz: *Das Gemsenälpli.* Verlag Schuler, Chur, 1947. 50 S.

Diese «Verserzählung für die Jugend und für alle Freunde unserer Alpensagen» wäre uns kaum bekannt geworden, wenn nicht der Zufall im Herbst des letzten Jahres ein Einsehen gehabt hätte. Manchmal wären wir dem Zufall dankbar, wenn er uns mit gewissen Jugendbüchern verschonte; hier aber wäre es umgekehrt. Die in ruhig fliessenden, die Nähe der Mundart andeutenden, fünffüssigen, jambischen Versen erzählte Sage von der Begegnung zweier Bündner Kinder mit dem guten Wildmannli und dem bösen Berggeist rührt in scheinbarer Harmlosigkeit tiefe und ewige Fragen auf: Unschuld, Schuldig-werden, Strafe. Der Mensch als der ewige Störefried im Gleichgewicht der Natur — das Wissen, Wissenwollen und Können des Menschen im Widerspruch zu den lebendigen Naturkräften. Es steckt viel seltene Eigenart in dem kleinen Werk, dessen Bebilderung durch Otto Braschler (sehr stimmungsvoll, wenn auch nicht ohne klotzige Linienführung) den ausgezeichneten Gesamteindruck vermehrt. — Sehr empfohlen! *Cy.*

Eduard Schönenberger: *Goldene Zeit* (Kinderlieder, Gespräche und Idyllen). Verlag Gut & Co., Zürich. 1949. 184 S. Geb. Fr. 10.50.

In diesem, von Rudolf Hägni mit grosser Einfühlung zusammengestellten Auswahlband sind alle wichtigeren und charakteristischen Schöpfungen des liebwerten Zürcher Lehrer-Dichters vereinigt. Schönenberger, geb. 1843, gest. 1898, verlebte seine Jugend am Pfannenstiel oberhalb des Zürichsees, wirkte als Lehrer in der damaligen Vorortsgemeinde Unterstrass bei Zürich und war der Herausgeber der einst sehr bekannten und beliebten Zürcher «Sylvesterbüchlein». Seine Kinderlieder und -szenen zeugen von reinster und natürlichster Kindertümlichkeit und dürften in jeder ostschweizerischen Elementarklasse gelernt werden. Gebührende Erwähnung verdienen aber auch die weniger bekannten Vers-Idyllen, die eine Lobpreisung seiner in patriarchalischer Ländlichkeit verlebten Jugendtage bedeuten. Besonders in der «*grossen Bachete*» und im «*Altjahrabig*» sind ihm Stimmungsbilder von schöner Echtheit gelungen, die es heute noch verdienen, im Familienkreise vorgelesen zu werden. *W. V.*

Vom 13. Jahre an

Busoni Rafaello: *Stanley in Afrika.* Büchergilde Gutenberg, Zürich. 1949. 270 S. Leinen. Für Mitgl. Fr. 8.—.

Heute wird Tatsache, was Stanley, durch äussere Umstände veranlasst, begann: die Erschliessung des «Dunkeln Erdteils». Im Mittelpunkt des Buches von Busoni stehen die Expeditionen ins Innere des Kontinents. Kongo, Sudan und Südafrika sind die Etappen. In flüssigem Stil, in warmem Erzählerton stellt der Verfasser die fast übermenschlichen Strapazen der Märsche und Flussfahrten dar. Auf alles Wesentliche geht er ein, hebt politische Hintergründe und Probleme hervor. Mit warmer Anteilnahme wird er der Eigenart des Eingeborenen gerecht. In weitem Ausblick sieht er sogar den Tag nicht mehr fern, da Afrika im friedlichen Wettstreit der Kontinente einen bedeutenden Platz einnehmen wird. «Wir brauchen Afrika, Afrika braucht uns.» — Die zahlreichen Zeichnungen des Verfassers erläutern in kräftigen Strichen die Begebenheiten. Kärtchen und Anmerkungen helfen mit, ein klares Bild zu schaffen, und erinnern den Leser, dass das Erzählte kein Roman ist. — Es ist ein sehr reichhaltiges und anregendes Buch. *Ha.*

Böhny Ferdinand: *Ich wähle einen Beruf.* Büchergilde Gutenberg, Zürich. 1949. 219 Abschnitte. Geb.

Einer der erfahrendsten Berufsberater unseres Landes schenkt den Jugendlichen und Erwachsenen ein schönes und gut angelegtes Berufswahlbuch. Schon die äussere Aufmachung, die Papierqualität und die überaus reiche Auswahl von prächtigen Berufsbildern heben das Buch irgendwie über den Alltag hinaus.

Der erste Teil enthält die mehr allgemein gültigen und grundsätzlichen Betrachtungen. Der zweite Teil ist einer Berufs-Typologie gewidmet. 215 Einzelberufe oder Berufsgruppen werden nach Tätigkeit, Anforderungen, Aufstiegsmöglichkeiten, besonderen Hinweisen und verwandten Möglichkeiten kurz und präg-

nant besprochen. Der Zweck des Buches besteht darin, unseren Buben die Berufswahl nach ihren Neigungen und Fähigkeiten zu erleichtern. Soweit eine Hilfe auf diesem wichtigen Gebiet möglich ist, wird sie von dem Verfasser geboten. Auf jeder Seite spürt man den Ernst der Sache sowie die reiche und vieljährige Erfahrung des Verfassers. *ti.*

Oskar Grissemann: *Wie lerne ich basteln?* Albert Müller Verlag AG., Rüschlikon. 1949. 96 S. Brosch. Fr. 5.40

«Euse Bueb häd e gschickti Hand; alliwyl weiss er öppis z'päschele», so kann man etwa eine Mutter ihren Buben rühmen hören. Damit wäre angedeutet, dass die Bastelgeschicklichkeit etwas Angeborenes sei, das man nicht erlernen könne. Aber wie jede Anlage kann auch diese durch passende Anleitung und Übung ausgebildet werden. Somit ist die Herausgabe eines solchen Buches gerechtfertigt und nützlich. Zu dieser Überzeugung kommt man aber erst recht, wenn man es genauer studiert und ausprobiert; denn auch hier gilt: Probieren geht über Studieren. Das Basteln ist hier in möglichst weitem Sinne gefasst: Spielereien zur blossen Unterhaltung, Herstellung von Kinderspielzeug, Ausbessern und Herstellen von allerlei praktischen Geräten, wie jeder Haushalt sie verlangt. Wer die vielen praktischen Winke über Werkzeug und Material beherzigt, wird sich manche Enttäuschung über misslungene Arbeiten und verlorene Zeit ersparen. *R. F.*

Stemmler, Carl: *Naturschutz.* Sauerländer-Verlag, Aarau. 1949. 190 S. Geb. Fr. 8.50.

Das Buch ist ein warmer Appell an unser Volk, besonders an die Jugend, die Sache des Naturschutzes zu fördern. Naturschutz ist Stemmler eine Herzensangelegenheit. Es geht um die Erhaltung des Reichtums der Heimat, um die Grundlage eines Teils unserer ökonomischen und geistigen Existenz. — Das Buch ist aus einer unerschöpflichen Fülle von Kenntnissen heraus geschrieben. Von einer hohen Warte aus wird beurteilt, was zu fördern, und was zu bekämpfen ist. Immer ist die Natur wegweisend. Als Praktiker zeigt er der Jugend bestimmte Wege zur Verwirklichung des hohen Ziels. — Text und Zeichnungen von Hans Thöni unterstützen sich in schönster Weise. — Das Buch ist lebendig, packend und überzeugend! Ein wahrer Führer in die Schönheiten und Geheimnisse der Natur. Es verdient weiteste Verbreitung. *Ha.*

Iljin, M.: *Schwarz auf weiss.* Steinberg-Verlag, Zürich. 1945. 171 S. Leinen.

Die aus dem Russischen flüssig übersetzte Geschichte der Buchstaben, der Schrift und des Buches bietet in angenehmer, leicht fasslicher Art eine Fülle von kulturgeschichtlich wertvollen Zusammenhängen. Iljin beherrscht die liebenswürdige Kunst, im Grossen das wichtige Kleine zu entdecken und im Kleinen das Sinnbild für Grosses zu sehen. Das von N. Lapschin ansprechend bebilderte Buch erzählt locker, ungezwungen und doch sachlich ausgezeichnet belegt die Entwicklung einer der Grosstaten des menschlichen Geistes. Für die Jugend vom 13. Jahre an sei es bestens empfohlen. *Cy.*

Keiler, Ilse: *Zauberbuch für Kinder.* Otto-Maier-Verlag, Ravensburg. 1949. 70 S. Kart. Mark 2.50.

In der Reihe «Kinderbeschäftigung» drückt der bekannte Verlag mit diesem Büchlein aufgeweckten jungen Lesern einen Zauberstab in die Hand, mit dessen Hilfe ein halbes Hundert Kunststücke erlernt und ausgeführt werden können. Es wird nicht jedem Kinde leicht fallen, in kurzer Zeit ein guter Zaubermeister zu werden, obschon die Anleitungen, um hinter die Schliche des «Hokuspokus» zu kommen, klar und einfach dargestellt sind und durch beigefügte Skizzen geschickt erleichtert werden. Das Zauberbüchlein wird Kindern von 13 Jahren an viel Freude und fröhliche Unterhaltung verschaffen. *Rk.*

Vom 16. Jahre an

Steinbeck, John: *Cabilan, der rote Pony, und andere Erzählungen.* Steinberg-Verlag, Zürich. 1945. 120 S. Leinen.

Die Übersetzung aus dem Amerikanischen ist nicht ohne Schlacken, doch vermag sie den starken Eindruck, den die vier Erzählungen hervorrufen, nicht wesentlich zu beeinträchtigen. Es handelt sich um Ereignisse im Leben eines Farmerbuben in Kalifornien: ein Pony, dessen gesunde und kranke Tage bis zum grausigen Ende wir erfahren; ein alter Mann, der am Ort seiner Geburt eine letzte Zuflucht sucht und nicht findet; die Geschichte des Werdens eines Füllens von der Begegnung der Stute mit dem Hengst bis zur pathologischen Geburt des Füllens; der Grossvater, der auf Besuch kommt und immer die gleiche Geschichte von seinem Pionierzug nach dem Westen erzählt. Es liegt ebensoviel Zartheit wie rücksichtslose Grobheit in der Darstellung, ebensoviel symbolische Andeutung wie brutaler Realismus. Für ausgeschlossen halte ich die Empfehlung des Buches «für Knaben und Mädchen vom 12. Lebensjahr an» (Umschlagklappe). Vom 16. Jahr an. *Cy.*

Delarne-Mardrus, Lucie: *Blondschopf.* Benziger-Verlag, Einsiedeln. 1949. 183 S. Geb.

Ein zehnjähriges begabtes Mädchen lebt mit seinem Grossvater, den ein Missgeschick aus Beruf und Gesellschaft warf. Als Kaninchenfellhändler zieht er umher und schlägt seine Behausung ausserhalb der Siedlungen auf. Das innerlich reiche Mädchen versteht sich ausgezeichnet mit seinem Grossvater und den Dingen der Umgebung. Eine norwegische Malerin entdeckt das Kind und möchte es aus seinem Milieu herausnehmen, um ihm eine bessere Zukunft zu sichern; doch die kleine Marietta widersteht im letzten Augenblick der Verlockung. — Die Erzählung ist fein und liebevoll gesponnen und voll kleiner dramatisch bewegter Szenen, die vor allem ins Innere der Menschen verlegt sind. Die Gegensätze des Milieux und der Charaktere sind fein beobachtet.

Aus zwei Gründen kommt das Buch nicht für junge Leser unter 16 Jahren in Frage. Einmal entspricht der nuancierte Stil und die psychologische Darstellung nicht ihrem Lesebedürfnis. Dann werden Ehezerwürfnisse blossgelegt, die für ein Jugendbuch in dieser etwas schonungslosen Art nicht angehen. *Wi. K.*

Häusermann, Gertrud: *Anne und Ruth.* Verlag: H. R. Sauerländer A.-G., Aarau. 1949. 206 S. Geb. Fr. 7.80.

Es ist die Erzählung zweier Freundinnen. Beide wenden sich künstlerischen Berufen zu. Ruth wird Sängerin, und Anne, die Tochter begüterter Eltern, wird von der Kinderlähmung befallen, als sie sich schon für den Beruf einer Tänzerin entschieden hat. Sie ringt sich in krisenhaften Stunden zur Ergebung durch. — Gertrud Häusermann hat sich eines Themas angenommen, das die junge Autorin ehrt. In einer klaren, ehrlichen Sprache entwickelt sie die Handlung und lässt uns in die Mädchenseelen blicken.

Wenn das Buch nicht alle Wünsche erfüllt, so hauptsächlich darum, weil weder die Erfüllung des Berufswunsches der einen, noch die Wandlung der vom Schicksal hart geprüften Freundin restlos überzeugt. Die Erzählung ist voll gut geschehener Einzelheiten und seelischer Feinheiten. Die zwei Mädchen bleiben aber stark auf die «grosse» Welt ausgerichtet. Für die Kunst wird reichlich geschwärmt. Das Ringen Annes um einen neuen Lebenssinn greift zu wenig tief. Wieviel wird von einfacheren Naturen sicherer geleistet! Die Rolle des Reichtums wird zu stark betont. Auch wenn wir einen überzeugenderen Tiefgang des innern Geschehens gewünscht haben, so ist das Buch eine wertvolle und thematische Bereicherung der Jungmädchenliteratur. *Wi. K.*

London, Jack: *Jerry, der Insulaner.* Büchergilde Gutenberg, Zürich. 1947. 275 S. Leinen.

Bei allem Respekt vor der grossen Kunst Jack Londons ist zu sagen, dass es sich bei diesem vortrefflichen Buch nicht um ein eigentliches Jugendbuch handelt. Dazu ist es zu derb und zu erotisch in seiner ganzen Konzeption. Von einem Negerhäuptling zu hören, der seine Lieblingsfrau bis auf das Mark der Knochen auffrisst, und von wilden Schlächtereien und Menschenfressereien zu lesen, ist keine Sache für Kinder und kaum für Jugendliche der untern Stufe. Dazu versperren die vielen philosophischen und tierpsychologischen Reflexionen des grossen Vitalisten und Skeptikers Jack London dem unreifen Leser den Zugang zum eigentlichen Sinn des Buches. Erzählt und mit höchstem Spannungsreiz vorgetragen ist ein abenteuerlicher Lebensabschnitt des Hundes Jerry, eines von Wölfen abstammenden und in langer Generationenreihe zu einem irischen Terrier emporgezüchteten, mit den vorzüglichsten Eigenschaften ausgestatteten Tieres. Seine Erlebnisse auf Schiffen, im Busch und bei den Kannibalen der Salomonen; die ursächliche Vermischung von tierischem und menschlichem Schicksal sind dermassen packend, realistisch und phantastisch zugleich vorgetragen, dass niemand, weder dem Autor noch seinem wundervollen Geschöpf, dem Jerry, Sympathie und Bewunderung versagen kann. *O. B.*

Young, Keith Douglas: *Zum Abenteurer geboren. Wilde Lebensfahrt* Bd. 18. Albert-Müller-Verlag, Rüschlikon/Zürich. 1949. 240 S. Geb. Fr. 12.—.

Das Buch strotzt von Tatsachen, Beobachtungen und Abenteuern und dem Leser wird die Häufung unmöglicher Geschehnisse einfach zuviel. Es ist Zeugnis eines vitalen Draufgängers, wie man sie in unsern Breiten kaum denken kann. So wird es sich leicht in die Reihe der Bücher «Wilde Lebensfahrt» einfügen können, auch wenn der Verfasser nicht den Stil und die Menschenkenntnis eines Arthur Heye erreicht. Was diese fast unglaubliche Serie von kühnen Fahrten und Strapazen trotz ihrer nüchternen Darstellung sympathisch macht, das ist die Ehrlichkeit und gesunde Beobachtungsgabe dieses jungen australischen Autoren. Er verfügt über eine erstaunliche Aufgeschlossenheit allen neuen Situationen gegenüber und weiss sie mit verblüffender Sicherheit zu meistern, ohne zu bluffen. — Das Buch wird durch seine Stofffülle die jungen Leser fesseln. Der reifere Jugendliche und der Erwachsene können sich wohl eines Lächelns über die Naivität dieses tollen Burschen nicht erwehren. Man legt das Buch weg, ohne menschlich tiefer angesprochen zu werden. Es birgt eben vor allem viel Rohstoff — Reportage, nicht Erzählung. *Wi. K.*

Gedichte

Dudli, Karl: *Knospen und Blüten.* Hans-Menzi-Verlag, Güttingen/Thurgau. 1949. 336 S. Halbl. Fr. 11.—.

Gedichtsammlung für die Volksschule, heisst es im Untertitel. In jahrelanger Sammeltätigkeit hat der Herausgeber Karl Dudli, Seminarlehrer in Rorschach, gegen 500 hochdeutsche Verse und Gedichte, vom bescheidensten Kinderreim bis zum formvollendeten Kunstwerk, ausgewählt. Die Sammlung will als Hilfsmittel im Unterricht, darüber hinaus aber auch als besinnliche Lektüre im Hause dienen und Dichter und Jugend einander näher bringen. Sie ist nach unterrichtspraktischen Gesichtspunkten auf die drei Schulstufen aufgeteilt und darin wiederum nach Rahmenthemen gegliedert. Der Herausgeber hat sich Mühe gegeben, alles auszuschalten, was aus sprachlichen und erzieherischen Gründen nicht hätte verantwortet werden können. Da und dort findet man zwar trotzdem eine Knospe oder eine Blüte, die man auch noch hätte wegschneiden dürfen, und besonders im 1. Teil für die Unterstufe sind einige Beiträge hineingeraten, die nur so tun, als ob sie kindlich wären. Hervorragend ist die Auswahl für die Oberstufe. Da gedeihen wirklich Blüten reinster Poesie, die allerdings nur dem sich öffnen, der sich ihnen selber auch erschliesst. Hoch anzurechnen ist es dem Herausgeber, dass er besonders auch unsere Schweizer Dichter mitsprechen lässt. *F. W.*

Jugendbühne

Bremi Willy: *Der Stern.* Ein Weihnachtsspiel in drei Aufzügen. Verlag Friedrich Reinhardt A.-G., Basel. 1949. 38 S. Brosch. Fr. 2.—.

In drei Szenen wird die Weihnachtsgeschichte abgewandelt. Es treten zuerst die Gestalten des Alten Testaments, Moses und David, auf. Wir hören dann die Drei Könige, die Schriftgelehrten, den Astronomen, einen Soldaten, die Seelen der Vorzeit, ein Hirtenmädchen, vornehme Mädchen und einen Chor. Alte Weihnachtslieder unterbrechen die schriftdeutschen Verse, die uns an einigen Stellen an alte schlesische Spiele erinnern. Das neue Spiel zeigt, wie ungern wir uns von den vertrauten Formen abdrängen lassen. Die Imitation birgt freilich ihre Gefahren, denen der Verfasser nicht ganz entgangen ist, wenn er z. B. David sagen lässt: «War einst ein Hirt, gut, frei und rot — jetzt wie ein fürnehmes Buch so tot.» Das Spiel wird aber dennoch seine Wirkung nicht verfehlen, wenn der Regisseur Wort und Ton zu einer Einheit zu verschmelzen versteht. 15 männliche und 15 weibliche Rollen, dazu ein Chor. Verschiedene Rollen können aber von einer Person gespielt werden. *A. F.*

Sammlungen

Für dich erzählt, Heft 5, 6, 7. BEG-Verlag, Bern. 1949. Je 24 S. Brosch. Fr. 0.60 je.

«Für dich erzählt» ist eine Sammlung kleiner Erzählungen mit stark erzieherischer Absicht.

Heft 5: Helene von Lerber: Die Freundin. Ein armes Mädchen gewinnt nach schweren Leiden die Freundin, die es sich schon längst gewünscht.

Heft 6: Alfred Schmid: Vreneli hat ein Geheimnis. Ein tapferes Mädchen holt den Vater, der seine Familie verlassen hat, wieder zurück.

Heft 7: Alfred Schmid: Bravo Ruedi! Ein verschupfter Knabe gewinnt durch eine mutige Tat seine Mitschüler wieder für sich.

In allen drei Kurzgeschichten geht es den Verfassern darum, Mitgefühl zu wecken und Gottvertrauen zu predigen. *F. W.*

Abgelehnt werden

Hünermann, Wilhelm: *Die steinernen Tafeln.* Rex-Verlag, Luzern. 1949. 208 S. Brosch.

Das Buch enthält 35 Kurzgeschichten für Knaben und Mädchen. «Die steinernen Tafeln» bedeuten die 10 Gebote des Alten Testamentes und die Erzählungen möchten den jugendlichen Leser hinweisen auf wahre Gottesfurcht. Die Absicht ist löblich und mit viel sprachlichem Geschick angefasst. Wir glauben aber nicht, dass das Buch sein Ziel erreicht. Die lehrhafte Absicht und der immer drohende Zeigfinger des rächenden Gottes stechen zu deutlich hervor. Zudem sind die Sinnesänderungen der Jugendlichen zu sehr bedingt von aussen und reifen zu wenig aus einer notwendigen Entwicklung heraus, um zu überzeugen. Darum wirken die Erzählungen trotz der sprachlichen Lebendigkeit eben «steinern». «Man merkt die Absicht, und man ist verstimmt», sagt Goethe. Jugendliche werden kaum viel mit diesen kirchlichen Bekehrungs- und Belehrungsgeschichten anfangen können. Wertvoller sind sie zweifellos in der Hand des kundigen Vorlesers. Vortrefflich sind die eingestreuten Illustrationen von Hans Tomamichel. *r.*

Eger, Rudolf: *Das Meer ruft.* (Mit Benützung einer Erzählung von S. Wörishoffer.) Rex-Verlag, Luzern. 1949. 245 S.

Mit einem aus Vaters Schreibtisch gestohlenen Sparbuch brennt ein Knabe von zu Hause durch und kehrt nach mancherlei stürmischen Fahrten als Schiffsjunge wieder zurück, nachdem er unter merkwürdigen Umständen Besitzer eines eigenen Schiffes geworden ist. Damit löst sich auch schlussendlich der Konflikt zwischen Vater und Sohn auf treffliche, aber rein äusserliche Art, um so mehr, als ein zweiter grösserer Diebstahl zu Beginn der Flucht einem Kameraden in die Schuhe geschoben werden kann.

Das Buch befriedigt nicht, weder inhaltlich noch sprachlich. Nur eine Stilblüte: «So machte er es denn ähnlich wie der Vogel Strauss. Er kroch unter das Federbett, hielt sich die Ohren zu und hoffte, Krüger werde erkennen, dass es zwecklos sei, weiterzukrächzen» (S. 15).

Sprache und Handlung sind gesucht und unnatürlich, und manche Abenteuer sind faustdick aufgetragen, so dass wir dieses Buch als Jugendlektüre nicht empfehlen können. *Rk.*

Latil Peter: *Das Lager am Schmugglergrat.* Verlag Walter, Olten. 1950. 208 S. Leinen.

Die an sich recht muntere Geschichte eines internationalen Pfadfinderlagers kleinen Stils auf der schweizerischen Seite des Montblanc-Gebiets ist, von Bruno Knobel aus dem Französischen übertragen und von Werner Zwicky mit einigen Zeichnungen versehen, für meinen Geschmack zu aufgeregt und zu reisserisch aufgemacht, als dass sie einen recht freuen könnte. Es gibt ein übertriebenes Hin und Her mit einerseits vorgetäuschtem und anderseits wirklichem Schmugglertreiben, und was die völlig ungeübten Pfadfinder an hochalpinen Besteigungskünsten vollbringen, ist nicht weniger übertrieben. Die Erwachsenen sind, wie nahezu üblich in solchen Büchern, mehr oder weniger ausgewachsene Trottel, der schweizerische Grenzwächter notabene der ärgste von allen (ich würde mich an seiner Stelle bedanken für diese Rolle!). Der Gipfel, oder wie der Finne sagt: «Kulmino!» (ein Wort, das in meinem dicken finnischen Wörterbuch überhaupt nicht vorkommt), der Gipfel der Handlung ist das Verbringen eines grossen Kreuzes auf den Fieldingzahn, der «nun nicht mehr 3729 Meter, sondern 3732» hat. Ob das die «Moral» der ganzen Erzählung sein soll — du musst, um ein braver und frommer Bub zu sein, einen Berggipfel um die Höhe eines Kreuzes verlängern? *Cy*

Redaktion des «Jugendbuchs»: **Willi Vogt,** Redaktion SLZ, Postfach Zürich 35